

LIVINHAC LE HAUT

Coin de terre enchanté, perdu comme un sourire
Parmi l'entassement tourmenté de nos monts
Toi, la fraîche oasis, la perle des vallons
O Livinhac, je t'aime et je veux te le dire

Car n'es-tu pas dis -moi, l'Eden délicieux
Où mon âme d'enfant en s'ouvrant à la vie
Modula tendrement sa première harmonie
Son hymne au créateur, à la lumière, aux cieux

Tu formais à mes yeux, une patrie, un monde
Je croyais que le ciel pesait sur tes coteaux
J'ignorais qu'il était, ville, mont et cours d'eau
Par de là les remparts de la conque profonde

J'étais insouciant, folâtre, un peu rêveur
Aimant déjà les bois, les sources, la verdure
Harmonisant en moi, la voix de la nature
Porté vers l'avenir dans un rêve berceur

Depuis, j'ai déserté ton sol et ton village
Triste et frêle jouet des caprices du sort
J'ai dû comme un pilote arraché de son bord
Lutter contre les flots dans l'horreur du naufrage

J'ai vécu loin de toi, les jours de l'exilé
Le front chargé d'ennui et de mélancolie
Et, par moment le cœur plein de ta nostalgie
En secret, j'ai pleuré le bonheur envolé

Mais dans le flot pressé de la foule anonyme
Malgré l'énerverment et le bruit des cités
J'ai conservé toujours vivant à mes côtés
Ton charmant souvenir comme un trésor intime

Je vois encore le bourg coquettement posé
Comme une ruche ardente au dessus de la plaine
Le clocher le domine et sa flèche hautaine
Jette sur l'horizon, son profil ardoisé

Tout autour les vergers, simulent un bocage
Ou le printemps rieur avec ses doigts fleuris
Mêle le rose au blanc, brouille les coloris
Et d'un site réel, semble faire un mirage

En bas la plaine étend son lit d'alluvions
Foyer d'activité de tout un petit monde
Grenier où chacun puise et nourrice féconde
Qui fait verdier les prés et mourir la moisson

Cependant qu'à ses pieds, comme un dieu qui sommeille
Le Lot calme et profond roule en ses bords cachés
Sous les longs peupliers et les saules penchés
Ses eaux vers le couchant que le soir ensoleille

Les collines là-bas où la voix du torrent
S'élève en rugissant des gorges évasées
Dressent leurs flancs abrupts et leurs crêtes boisées
Qui bornent l'horizon au seuil de l'occident

Plus près sur les coteaux sillonnés de ravins
La vigne tord gaiement ses vieux ceps reverdis
Où le soleil d'été par les brûlants midi
Darde ses chauds rayons sur les grappes divins

Et par endroit perchés sur des verts mamelons
Où semés au hasard au fond de la vallée
Des villages discrets cachent dans la feuillée
Leurs vieux murs décrépis ou leurs blanches maisons

Heureux ! Vous qui gardez ces lieux où la nature
Associe avec art l'aisance et la beauté
Heureux si vous savez goûter la volupté
D'une existence simple et vide de murmure

Car s'il doit à la glèbe accorder sa sueur
L'homme des champs du moins connaît l'indépendance
Libre quand il lui plaît de chanter sa romance
De donner son amour et de garder son cœur

Tandis qu'à ses cotés, dans le trouble des villes
Règnent la vie intense et l'effort enfiévré
Il médite à l'écart sous un toit ignoré
Pour chaque jour qui naît, de nouvelles idylles

Que sont pour lui le luxe et le fracas mondain
Le désir de paraître et le besoin de plaire ?
De son calme labeur qui pourrait le distraire
Et que demande-t-il pourvu qu'il ait son pain ?

Il creuse le sillon et jette la semence
Attendant que le cours alterné des saisons
Mûrisse le raisin, les fruits et les moissons
Qu'il confie à la terre et à la providence

Trop fortuné mortel qui vit en souverain
Dans un cadre idéal parmi les fleurs écloses
Son âme communie avec l'âme des choses
Et peut voir sans effroi venir le lendemain

Il a reçu le don d'un bonheur qui s'ignore
Il passe sans désir et s'étend sans regret
Comme la fleur des bois qui naît dans le secret
Grandit, s'effeuille et meurt au retour de l'aurore.